

"C'est bien la dernière fois, aujourd'hui, et le tableau sera terminé... Je me sens si faible... Mais, c'est pour lui que je pose ! Hâtez-vous !..."

La pauvre folle aux fleurs est encore plus pâle, ses yeux sont plus fixes et plus tristes ! Tout à coup, elle pousse un cri déchirant, baise la gerbe de fleurs qu'elle tient entre ses mains, et roule évanouie sur le parquet de l'atelier.

Un quart d'heure s'écoule. Gisèle ne revient pas... Le vieil artiste l'a doucement couchée sur le divan, près de l'âtre pétillant, et à genoux devant elle, il passe sur ses lèvres livides quelques gouttes de cordial... Gisèle laisse tomber la gerbe de fleurs, ses yeux s'ouvrent bien grands, elle balbutie, comme dans un rêve :

—Ce n'est plus la "Villa des Fauvettes !" Où suis-je donc ?... Et les pommiers en fleurs qui neigeaient leurs fleurettes, comme des mailles fines d'un voile d'épousée, et la cloche qui sonnait hier l'hymen de Fernand ne chante plus ?... N'est-il plus heureux, déjà, au lendemain ?... Ah ! Quelle affreuse nuit, quel épouvantable sommeil !...

Et puis jetant un regard sur le vieil artiste, elle ajoute plus bas :

—Je vous ai vu en rêve. Comme vous étiez bon pour moi, et comme je vous aime !

Harold Verny sent son cœur ivre de joie ; ses illusions ont fait place à la réalité. Ce n'est plus la folle aux fleurs. C'est Gisèle, Gisèle d'autrefois. Il peut parler maintenant, et toujours à genoux, les mains jointes sur les doigts glacés de la jeune fille, les yeux pleins de larmes, mais radieux de bonheur, il dit :

—Ah ! Comme je vous ai aimée, comme je vous aime Gisèle ! Vous me donnez le premier bonheur de ma vie... laissez-le moi !... Si mes cheveux blancs siéent mal à votre jeunesse, mon cœur, lui, est encore à vingt ans et je vous le donne, Gisèle !...

Tout à coup, des bruits se font entendre, on frappe, on ouvre, on crie sans songer à tout le mal que l'on va causer :

—Venez vite, Harold, le feu est au manoir, chez M. de Vilna !

Ces mots "M. de Vilna," Gisèle ne les a point entendus depuis trois ans, et aujourd'hui, où elle renaît à la vie, à l'heure où elle revient à la raison, ils viennent frapper son oreille.

L'artiste la supplie de l'attendre, il lui promet de revenir bientôt, il essaie de la retenir à l'atelier. Mais déjà, elle franchit le seuil, s'élance et court au manoir, là où brillent les lueurs rouges de l'incendie. Le long de la route, on répète que l'enfant de M. de Vilna n'a pas été ravi à la proie des flammes, on parle de désespoir, d'angoisse... peu à peu, Gisèle devine tout le secret de sa vie, et dans un héroïque dévouement en face de Fernand qui croit rêver, elle entre hardiment dans l'édifice en flammes.

De toute part, on crie : "Au secours ; La folle aux fleurs va périr !" Ah ! L'ironique pitié du monde qui crie et pleure, mais ne sait point se dévouer !

Dans le berceau que les flammes vont atteindre, le blond chérubin semble étouffé par la fumée de l'incendie. Gisèle le saisit, le presse contre son cœur et fuit avec lui. Mais ah ! malheur !... le dernier degré de l'escalier vient de disparaître dans les flammes ! Au dehors, la foule crie toujours. Mais, tout à coup, le silence se fait. A quinze pieds du sol, à la fenêtre noire, sous les lumières de l'embrasement, se dessine le profil d'une femme en noir qui tient dans ses bras le chérubin volé aux flammes. La foule murmure tout bas : "La folle aux fleurs, elle va mourir !" Gisèle enlève le grand châle drapé sur ses cheveux, enveloppe soigneusement l'enfant. Fernand, muet d'épouvante et de désespoir, est là, au pied de la croisée. Ah ! comme il craint ; il sait que l'abandonnée d'autrefois tient son bonheur entre ses mains, il sait qu'elle peut le détruire et se venger ! Ah ! oui, à l'heure des épreuves, tu l'as trahie, méconnue, et aujourd'hui, c'est l'heure de la revanche. Ne crains rien, la vengeance d'une femme, c'est le dévouement de son cœur !

Gisèle se penche, laisse tomber doucement l'enfant vers Fernand de Vilna, puis se relève, fière, forte, attendant la mort.

Harold Verny est là. Il voit le péril extrême ; à travers les flammes, il va s'élancer, mais un dernier craquement a disloqué la charpente embrasée qui, dans une lente vacillation, s'effondre et s'écroule en un ardent brasier.

La petite brise du soir détache encore les feuilles d'automne, et à l'horizon, le soleil jette son pâle sourire d'agonisant. Une femme aux vêtements de deuil, est étendue aux pieds de Fernand. Ce n'est plus la "folle aux fleurs," ce n'est plus Gisèle. C'est la pauvre trépassée... sur son front, le dernier reflet de l'incendie qui meurt jette comme une auréole radieuse de martyre !...

A genoux, près d'elle, un homme à cheveux blancs, le vieil artiste, Harold Verny est là, les yeux fixés sur cette figure d'ange, sur Gisèle, la pauvre folle aux fleurs, l'unique amour de sa vie !

Et dans le silence de la mort, les branches dépouillées pleurent comme des larmes amères leurs dernières feuilles jaunies.

Ah ! Plaignez les douleurs muettes ; elles poignent et tuent le cœur !...

Laurette de Valmont

LES GRANDS COMPOSITEURS MODERNES

I. — BOIELDIEU



François-Adrien Boieldieu est né à Rouen le 16 décembre 1775. Il était le fils du secrétaire du cardinal de La Rochefoucauld, alors archevêque de Rouen. Il apprit, tout enfant, la musique et la composition, d'un organiste de sa ville natale nommé Broche, dont le caractère violent lui rendit cet apprentissage très pénible. Il avait

déjà fait, à ses risques et périls, un voyage à Paris, orsque son père, charmé de ses progrès rapides, con-

sentit à écrire pour lui deux libretti d'opéras-comiques pour qu'il pût débiter dans la composition musicale et aborder le théâtre. C'est ainsi que furent joués à Rouen, et avec un grand succès, *La fille coupable* et *Rosalie et Mirza*, paroles de M. Boieldieu père, musique de Boieldieu fils. Le jeune virtuose devint très habile sur le piano et écrivit d'abord pour cet instrument.

Entre-temps, conseillé par Chérubini, qui plus tard devait être son collaborateur, il étudiait la composition, et en 1797, il était prêt à aborder l'Opéra-Comique.

On y joua de lui *La Famille Suisse*, élégante partition que traverse le souffle idyllique de Gesner et qui eut un plein succès. *Les Deux Lettres*, puis *Montbrunil* et *Merrille* qui furent moins goûtées, mais le 10 mai 1798, une pièce de lui, reléguée dans les cartons, en fut exhumée pour cause de manque de nouveautés : c'était *Zoraine et Zulmare* qui fut applaudie avec enthousiasme.

Il fit jouer ensuite : *La Dot de Suzette* qui eut cinquante représentations consécutives, puis en 1801, *Le Calife de Bagdad*, qui fut son premier opéra populaire tellement populaire qu'après sept cents représentations, la vogue n'en était pas encore épuisée. C'est de cette pièce que date la réputation européenne de Boieldieu, car elle fut jouée dans toutes les capitales. Viennent ensuite : *La jeune femme en colère*, *Abderkhan*, *Amour et Mystère*, *Télémaque*, *La Reine de Golconde*, *Les Voitures Versées*, *Rien de Trop*, *La Dame-Blanche*, etc. Boieldieu mourut à Grosbois près Bordeaux, le 8 octobre 1834.

Aujourd'hui la statue se décroche comme une simple décoration. — E. LEPELLETIER.

C'est en exécutant et non en discutant les ordres de ses chefs qu'on obtient les succès militaires. — TACITE.

Il n'y a que les femmes qui ne se détachent jamais du malheur. La nature a rempli leur âme de tant de bienveillance et de pitié, qu'elles semblent jetées comme des êtres tutélaires entre l'homme et les vicissitudes du sort. — ALIBERT.



En Afrique. — Vue générale de Kimberley